

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED

ELMORE DUFOUR, Président E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc. qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

MERCREDI 26 FEVRIER

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle Orléans, Lae.

Table with 2 columns: Fahrenheit, Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.

LE MOUVEMENT DE REFORME A NEW YORK.

L'alarme du Tammany prouve que le mouvement de réforme entrepris à New York gagne tous les jours du terrain. Cette puissante organisation politique a pris la détermination de faire une enquête sur la situation politique et d'aider à la destruction du "système" qu'elle a cependant bien longtemps favorisé.

L'enquête proposée sera faite par un comité qui offre de purger New York de toute la lie de criminels qui sont la tare de cette belle cité. On dit aussi que Tammany a décidé de remplacer le Maire Gaynor et le Chef de Police Waldo comme peu désirables à la tête des affaires de la métropole.

Il n'y a pas de force plus puissante à New York, que Tammany, et certainement le fait de débarrasser la ville des mauvais éléments ajouterait beaucoup à son prestige.

Il y a peu d'agglomération humaine qui renferme de pareils éléments de crime que la ville de New York. Les derniers scandales ont montré que la police elle-même, était loin d'être à l'abri de la critique. Si Tammany arrive à mener à bien son programme de réformes, cette organisation méritera certainement la reconnaissance de la seconde ville du monde et aussi du pays tout entier.

Le Marchand de Livres. — Que désirez-vous Monsieur?

L'homme Maigre. — Avez-vous un livre de cuisine qui contienne une intrigue? J'essaierai d'intéresser ma femme dans la lecture d'un volume de ce genre.

Le Prince de Hohenlohe Maréchal de France

Toute l'Europe vient d'avoir les yeux fixés sur le prince de Hohenlohe qui, portant à Tsarko-Selo, la lettre autographe de l'empereur apostolique au tsar de Russie, avait peut-être entre les mains la clef de la paix du monde. Cette mission a appelé l'attention universelle, d'éclatante façon, un nom antique, illustre, agissant et quasi cosmopolite, une famille qui compte ici un chancelier d'Empire, là des diplomates et des chambellans, ailleurs et partout des soldats et des grands seigneurs.

Mais il est assez singulier et peu connu que la France lui doive deux généraux et un maréchal. Le premier est Wolfgang-Jules comte de Hohenlohe-Neuenstein, né le 3 août 1622, compagnon et ami enragé du grand Condé, sous lequel il se couvrit de gloire, pendant la Fronde, à la bataille du faubourg Saint-Antoine; maréchal de camp le 30 octobre 1652, colonel du régiment Erlach-cavalerie et licencié le 20 juillet 1660. Il entra en Autriche, fut reçu feld-maréchal, battit les Turcs à Saint-Gothard et mourut sans postérité le 26 décembre 1698. Son parent, Charles-Joseph-Justin-Ernest, prince de Hohenlohe-Bartenstein-Jaxtberg, né le 12 décembre 1767, grand comte de la cathédrale de Strasbourg, chanoine de la métropole de Cologne et du chapitre d'Ellwang soupira, à l'âge de dix-huit ans, vers la vie séculière, prit possession de sa seigneurie d'Oberbronn en Alsace, devint colonel du régiment d'infanterie Hohenlohe-Schilling-fürst, au service de la France, que la Révolution lui enleva. Emigré, chevalier de Saint-Louis en 1796, après les plus brillants services à l'armée de Condé, lieutenant-général russe en 1797, le prince Charles fut nommé lieutenant-général au service de la France par Louis XVIII en 1815.

Il avait été, à l'armée des princes, le second de son cousin plus notoire, le prince Louis-Aloys-Joseph-Joachim-François-Xavier Antoine de Hohenlohe-Waldenburg-Bartenstein, né le 18 août 1765 à Bartenstein, que Charles X devait nommer maréchal de France le 8 mars 1827, après la carrière la plus baroque et cahotée, en apparence, la plus "une", au fond, qui soit. A cette époque, la grande race, la race populaire des maréchaux, des maréchaux de l'Empire s'éteint. Mort, Lannes, mort, Bessières, tués à l'ennemi; morts, Berthier et Brune, assassinés; morts, Ney et Murat, fusillés; morts dans leur lit Augereau, Kellermann, Davoust, Pérignon, Sérurier, Bachelot, Louis XVIII a donné le bâton fleurdelisé à ce revenant de Beurnonville, à ces fantômes octogénaires le duc de Coigny et le marquis de Vioménil, à ce vieux portefeuille de Clarke, duc de Feltre, à Lauriston, à Mellet, pour la guerre d'Espagne de 1823. Hohenlohe a fait aussi partie de l'armée des Pyrénées, il est feld-zeugmeister autrichien, du 11 mai 1814; inspecteur général d'infanterie dans les 6e et 18e divisions militaires pour 1816, pour les 8e et 9e divisions en 1817, pour les 3e, 5e et 18e en 1819, pour les 3e et 5e en 1820; gouverneur du camp de Lunéville, du 31 mars 1824, et surtout et avant tout, colonel supérieur de la légion de Hohenlohe, depuis le 9 juin 1916

— et nous y reviendrons. Lorsque, le même jour, il a été nommé lieutenant-général, il a pris rang du 28 février 1806 — et c'est lui qui, en 1814, a fait arborer le drapeau blanc à Troyes lorsque les souverains alliés lui en donnèrent le commandement. Il est commandeur de Saint-Michel et du Saint-Esprit depuis 1816, grand-croix de Saint-Anne de Russie, de Saint-Hubert de Bavière, du Lion de Hesse, "senior" et grand maître du Phénix de Hohenlohe, officier de la Légion d'honneur. Louis XVIII lui a donné pour sa résidence et celle de sa famille, le château de Lunéville, ancienne demeure du roi Stanislas, duc de Lorraine.

Voyons les services du maréchal de France. Capitaine dans les dragons d'Anspack au service de l'Autriche à dix-neuf ans, en 1784; passé avec son grade dans le régiment de Daun, au service de la Bavière en 1786, major en 1787, colonel du régiment de chevau-légers de Linange en 1789, il prend, le 17 février 1792, le commandement du régiment des chasseurs de Hohenlohe comme colonel-proprétaire, au service de la France, à l'avant-garde de l'armée de Condé. Il fait, de 1792 à 1794, une guerre sans merci aux républicains français. En octobre 1793, sous Wissenbourg, il prend le camp retranché de Bodelshausen avec cinq canons. Mais les deux régiments de Hohenlohe sont décimés ou plutôt à moitié anéantis; il n'y a plus que l'étoffe d'un corps et Louis de Hohenlohe l'emène au service de la Hollande le 4 juin 1794. Il défend l'île Bommel, en décembre, et fait une retraite de quatorze lieues sur la glace, harcelé par Piepgru. En 1795, il lève un nouveau régiment dans ses Etats, l'amène aux ordres de Clairfait, au service de l'Autriche, est fait général-major, une première fois, puis brigadier, puis colonel du régiment de Kerpfenau-infanterie, le 12 juillet 1797, fait les campagnes du Haut-Rhin et de Suisse, redevient général-major le 17 septembre 1799, après s'être signalé à Caldiero, en novembre 1796 et à Stokach, en mars 1799, fait les campagnes du Tyrol et d'Italie sous l'archiduc Charles, gouverne les deux Galicies et combat les troupes françaises en 1809. Il est à Leipsick en 1813; il est avec Schwarzenberg, pendant la campagne de France — et il porte la cocarde autrichienne lorsqu'il plante le drapeau blanc à Troyes. Admis à une pension annuelle de 3.000 florins, comme général d'artillerie le 29 avril 1814, nommé général en chef le 11 mai, il entre — ou rentre — au service de la France, des lisières de la légitimité. Nous avons vu ses étapes nouvelles.

Curieuse figure, ironique, héroïque, dédaigneuse et rêveuse que celle de ce petit souverain, de ce grand "condottiere", promenant ses hommes de soldo en soldo, de pays en pays, pourvu que ce soit pour lutter contre la liberté Militaire éminent, éprouvé, minutieux et audacieux, téméraire, entraîneur et inspecteur d'artillerie, administrateur précis et âpre, aventurier vagabond et nostalgique, fidèle serviteur de tout et de tous, selon le moment, contre la République et Napoléon, maréchal de France paradoxal qui comptait comme compagnons ses campagnes contre la France, il ne devait pas mourir tout entier en descendant à Paris le 31 mai 1829, dans la soixante-quatrième année de son âge.

quand le commissaire se fut éloigné. — Je vais le garder à ma disposition; ce garçon-là sait bien certainement à quoi s'en tenir sur le blessé inconnu. Il a essayé de le sauver et sans la découverte du passage secret, il bernait la justice. A mes yeux, il est complice. — Hé! complice de quoi en somme? Il semble bien que l'agresseur a été ce malheureux Ferdinand le Fraisil et que notre accusé se trouvait sans doute en état de légitime défense. — Evidemment. L'affaire a complètement changé d'aspect. Peut-être aurais-je plus de chance d'arriver à l'éclaircir en laissant ce jeune homme en liberté et en le faisant prendre en filature par un bon agent? — C'est mon avis, monsieur le juge, mais quoique je ne veuille en aucun façon me mêler de vos décisions, je veux vous dire pourquoi je serais désolé qu'un tort quelconque, même passager, fût causé à des tiers en cette affaire, c'est à cause de l'intrusion très-louche de ce baron allemand dans votre instruction et de l'acharnement qu'il apporte à poursuivre le prétendu coupable. Ces gens-là ne travaillent pas pour rien, tout en travaillant pour le roi de Prusse. Lui aussi, mais pour des raisons qui ne sont pas des raisons de sacrifice et de dévouement comme celles de Fran-

L'Altesse laissait le plus mauvais et le meilleur de lui-même, cette légion de Hohenlohe, dernière et suprême résultante des régiments mercenaires qu'il avait levés et prêtés ici et là. Car c'est cette légion qui devait devenir la trouble, la pure, la glorieuse, la mystérieuse, l'immortelle "légion étrangère" qui, peu de temps après la mort du prince, devait trouver sur la terre d'Afrique le théâtre infini de ses premiers exploits. Des troupes étrangères de l'ancien régime, des régiments polonais, italiens, hollandais, grisons, etc., de Napoléon, des régiments suisses de la Restauration, il ne demeure que le souvenir: la légion étrangère est d'hier, d'aujourd'hui, de demain. En dehors de l'actualité, on devait un souvenir à celui qui, plus ou moins volontairement et sans deviner ses destins, en fut le premier père et le premier parrain et qui, — grâce en soient rendues à l'ombre massive de S. M. Louis XVIII, — en fut nommé colonel supérieur, le 9 juin de l'an de grâce 1816.

Et voilà, pour dans trois ans, un centenaire de plus à célébrer! ERNEST LA JEUSSÈSE.

La Vie de l'Homme Riche est un Supplice

Certes, la richesse a bien des agréments, et celui qui peut se dire chaque matin, à l'heure où l'innombrable peuple des besogneux, de ceux qui vivent au jour le jour, se presse vers des travaux rudes, ingrats et mal rétribués, celui qui peut se dire: "Quoi qu'il arrive, je ne connaîtrai jamais ni les affres de la misère, ni le souci du lendemain." Mais avez-vous songé à ce que doit être la vie d'un homme trop riche?

Envie par ceux qui possèdent moins que lui, quêté par les aigrefins, les aventuriers, sollicité par tous les claque-patins de la création, encensé par une armée de thuriféraires qui savent bien qu'il est éternel le vers du fabuliste et qu'il suffit de savoir flatter un puissant pour vivre à ses crochets; ne passant pas un jour, pas une heure sans craindre qu'on l'exploite ne pouvant jouir comme le commun des mortels, comme le plus dépourvu d'entre eux, ni de l'amitié ni de l'amour — car toujours il doute du désintéressement des sentiments qu'on lui témoigne, — tel apparaît l'homme que la fortune a comblé.

A aucun âge de la vie, il ne saura ce qu'est le bonheur; il n'aura même point, pour consoler sa vieillesse, le souvenir d'une enfance heureuse que beaucoup de petits ont connue, malgré la situation précaire de leurs parents.

Tout récemment, les journaux nous rapportaient l'existence d'un bébé milliardaire; elle était effroyable, et il n'est petit pauvre qui ne soit plus enviable que ce prince de l'or dont on nous a relaté les journées.

Craignant que leur fils ne leur soit dérobé par quelque association de malfaiteurs qui, ensauvée, eût exigé pour le rendre une énorme rançon, les parents de ce bébé le faisaient étroitement surveiller. Il n'avait point de petits camarades, ne pouvait jamais se promener librement en plein air, à la mer ou dans la campagne, mais toujours dans une voiture ressemblant d'autant plus à un

fourgon pénitentiaire qu'elle était escortée d'une équipe de détectives chargés de veiller sur le fragile petit être.

A la maison, il se trouvait entre une armée de gouvernantes, de médecins; on lui mesurait très exactement la nourriture qu'il devait absorber, sans lui permettre jamais une friandise supplémentaire; la nuit, il dormait dans une espèce de cage de verre soigneusement cadenassée, soigneusement ventilée et autour de laquelle veillaient des gardes du corps armés jusqu'aux dents.

Ce qui est à la fois surprenant et admirable, c'est que ce pauvre ait pu résister à un semblable régime, qu'il ne soit pas mort d'ennui ou d'épouvante!

Ses parents n'étaient guère plus heureux que lui; se défendant contre les entreprises de ceux qui souhaitent s'attaquer à leur capital est le souci dominant des gens trop comblés.

Leur porte est assiégée chaque jour par une armée de rêveurs, d'inventeurs chimériques, de courtiers; on leur offre des tableaux de maîtres plus ou moins truqués, des tapisseries habilement maquillées, des antiquités fabriquées de la veille et qu'on garantit sans vergogne d'être de l'époque gothique ou de la Renaissance, provenant de tel château historique connu, afin de pouvoir en exiger des sommes qui suffiraient à la rançon d'un roi.

Chaque individu qui l'approche paraît à l'homme trop riche un avisé gaillard aux desseins non équivoques, et si, par hasard, il a devant lui un quidam parfaitement honnête, il lui est impossible, tant il a été souvent exploité, d'accorder, crânement, à ses dires.

Sort-il? Il est dans les trances, et, s'il osait, il se commanderait une automobile blindée avec un canon de fort calibre à l'avant pour tenir en respect tous les bandits qu'il voit aller, venir dans les rues qu'il traverse (car, à ses yeux, le passant le plus inoffensif devient aussitôt le plus dangereux des forçans).

L'indiscrète, fodieuse curiosité dont il est l'objet de la part de la foule lui interdit tout plaisir. Va-t-il au restaurant? Quinze maîtres d'hôtel disposés en cercle autour de sa table, pour lui faire honneur, suivent chacun de ses mouvements, s'empresse à prévenir ses moindres desirs. Il a vraiment l'air d'un prisonnier prenant son repas sous les yeux de ses geôliers.

La mélancolie qu'éprouve, à certaines heures, l'homme trop riche est la plus noire qui soit. Une grande partie du bonheur que nous éprouvons ne provient-elle pas du plaisir de la lutte, et n'est-il point vrai qu'une chose que nous avons ardemment désirée nous semble meilleure une fois que nous sommes arrivés à l'atteindre au prix d'efforts prolongés, parfois âpres? Et n'est-ce point dans l'effort même que nous avons éprouvé la plus grande volupté?

Point de volupté pour l'homme qui n'a qu'à tendre la main pour que ses desirs, même les plus exaltés, soient comblés. La satiété vient et amène avec elle le dégoût. Je vous étonnerais bien en vous confiant les confidences que j'ai reçues, un jour, d'un homme colossalement riche, trop riche pour être heureux; il en avait le sort du bon traîne-sauvies sans souci, qui, installé au revers d'un fossé de la route, fait réchauffer sur un feu de brindilles la pitance qu'il est allé chercher aux cuisines de la ca-

serne prochaine ou de l'hôpital voisin. Celui-là, ne pressant rien, ne craint ni les entreprises des malfaiteurs ni les pièges des jaloux.

Si on lui témoigne de l'amitié, s'il rencontre l'amour, il peut jouir de l'un et de l'autre sans arrière-pensée, sans que sa félicité soit empoisonnée par cette affreuse pensée: — Est-ce moi que l'on aime ou ce que je possède?

L'origine d'Andrinople.

Bien des gens ignorent l'origine du nom d'Andrinople, la malheureuse cité sur laquelle gronde sans répit le canon.

Sur son emplacement s'élevait, avant J.-C., la capitale du pays des Besses, peuple de Thrace, et cette capitale portait le nom d'Escudama.

L'empereur romain Adrien, lors de son voyage en Orient, l'an 125 de notre ère, décida que la ville entière serait rebâtie. Il en traça lui-même le plan et lui donna son nom, Adrianopolis, qu'elle a conservé à peine modifié.

Les journaux anglais rappellent que le fondateur d'Andrinople visita leur île, seul des empereurs romains. Il y fut en l'an 119 après J.-C., et pendant son séjour en Grande-Bretagne construisit, contre les Galédoniens, la grande muraille qui partait du golfe de Solway pour aboutir aux bouches de la Tyne. Un buste de lui, découvert dans la Tamise, est actuellement au British Museum.

L'Andrinople d'aujourd'hui ne ressemble en rien à l'Andrinople de l'empereur Adrien. Les plus anciennes et les plus glorieuses mosquées de la ville — notamment la mosquée de Selim II, dont la coupole est de vingt pieds plus élevée que celle de Sainte-Sophie, et soutenue par des colonnes de porphyre — datent toutes d'un dixième de siècle plus tard.

La mosquée de Selim II a sa légende. Elle a été construite par un architecte que les Turcs voulaient mettre à mort lorsqu'il eut terminé sa tâche, de crainte que la fantaisie ne lui vînt de construire plus tard une autre mosquée aussi belle que celle qu'il venait de terminer. Le malheureux architecte essaya de s'enfuir en sautant d'un minaret et fut tué sur le coup.

Un journal qui ne veut pas de lecteurs

Un journal, un seul journal au monde, désire voir diminuer le nombre de ses lecteurs. Et il publie la déclaration suivante: "La plupart des journaux débent modestement et s'efforcent ensuite d'augmenter leur tirage le plus possible. Il n'en est pas de même de ce journal et il faut espérer que le nombre de ses lecteurs diminuera d'année en année. D'autres journaux tirent vanité du nombre de leurs abonnés; nous n'avons qu'un désir, c'est que chacun des lecteurs ayant cessé d'avoir droit au service gratuit du journal fasse en sorte qu'il ne le retrouve plus jamais sous les yeux."

Cette feuille originale s'appelle "The Compendium." Son but est moralisateur, et on la distribue gratuitement dans les prisons de la Nouvelle-Galles du Sud.

On voit pourquoi elle serait heureuse de n'avoir plus de lecteurs; c'est qu'il n'y aurait plus de détenus et, donc, de criminels.

THEATRES.

ORPHEUM

Geo. Behan et sa troupe, dans "The Sign of the Rose" continuent à émouvoir les amateurs de l'Orpheum par leur jeu superbe. "The Sign of the Rose" est un drame rempli d'un intérêt très dramatique.

La semaine prochaine Mlle Cecilia Loftus, dans un acte de pantomime, sera en tête du programme.

TULANE

Fritzi Scheff dans "The Love Wager" continue la série de ses succès. Tous les spectateurs s'accordent à dire que c'est une de ses meilleures productions.

Les vues cinématographiques de Rainey, "Chasses en Afrique," seront données la semaine prochaine au Tulane. Ces vues ont été déjà produites il y a quelques semaines et eurent un grand succès.

CRESCENT

"The Rosary" qui est l'attraction au Crescent cette semaine, continue d'attirer de salles comblées. Il y aura matinées jeudi et samedi.

Billy B. Van dans "A Lucky Hoodoo" sera le programme pour la semaine prochaine. Van est secondé par un excellent troupe.

Sports

D'après Tommy Walsh le match de 20 reprises, Frank Russell et Bud Anderson à Los Angeles a été renvoyé du 8 au 29 mars, par le Promoteur McCarey.

Le Promoteur Tortorich a annoncé qu'il n'était plus intéressé dans le Royal Athletic Club, et qu'il s'occuperait du "Orleans Athletic Club" à l'avenir.

Baker Smith est un candidat comme capitaine du Tulane Track Team.

Eddie O'Hara qui devait rencontrer Kid Bertucci au Suburban Club le 6 mars n'a pas paru; Kid Kleck l'a remplacé.

Joe Rivera, le boxeur Mexicain se raversa samedi avec Mlle Beauline Shurt. Rivera rencontrera Leach Cross une seconde fois à New York dans une quinzième de jours.

Il nous reste à voir si Young Denny accomplira sa déclaration de vaincre Al Wambags avant la 10ème reprise, lundi soir, au Orleans Athletic Club. Wambags ne dit rien, son record parle pour lui, et il nous semble qu'il gagnerait, même si on lui attachait une main derrière le dos.

Acquitté

George Kron et son fils Edouard, qui étaient accusés d'avoir blessé Thomas K. Dapremont, il y a quelques mois au Kron Scale Works, situé au No. 1116 rue Magazine, ont été trouvés non coupables par le Juge Fisher, de la Première Cour Criminelle de Cité.

Ils ont prouvé que Edouard Kron a tiré sur Dapremont, quand ce dernier attaqua son père avec une paire de tenailles.

Fauilleton de l'Abéille de la N. O.

N° 13 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit

PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

—L'or fin vaut environ trois mille quatre cents francs le kilo. Il y en avait par conséquent pour trois cent quarante mille francs. — J'aimerais à porter un gilet de flanelle aussi bien garni rigola le commissaire de police. — Mais à quoi riment toutes ces manigances? s'écria le juge d'instruction, que toutes ces complications horripilantes en le jetant hors de ses chers principes; à savoir que les crimes sont beaucoup plus simples que ne l'imaginent les journalistes et les avocats.

— C'est une seconde affaire, mon cher monsieur d'Argens, répliqua André Lormeau en souriant, qui se greffe sur la première. Le monsieur qui a accompli toutes sortes de besognes, plutôt bizar-

res, dans l'hôtel de Mme de Clamont, avait préalablement sans doute eu des raisons d'introduire à Paris une quantité notable de poudre d'or sans que personne puisse connaître le nom de l'introduit et les origines du métal. C'est une complication, mais si spéciale, si singulière qu'elle pourrait bien nous mettre tout à coup sur le chemin de la vérité.

— C'est mon avis, dit précipitamment le baron von Hausbrand. — Quant au blessé inconnu, au mystérieux héros de l'aventure, il nous échappe momentanément.

— Mais peut-être reviendra-t-il en ce logis? Il ignore que son refuge est éventé.

— C'était mon intention d'organiser ici une souricière, déclara le juge d'instruction. — Le substitut, M. d'Argens et le commissaire tirèrent un peu à l'écart et se consultèrent à voix basse.

Il fut convenu que le commissaire interrogerait habilement la concierge de la maison où l'on se trouvait, sans rien faire connaître des découvertes de la police, qu'il se procurerait des renseignements sur le locataire du logis suspect et que l'instruction serait continuée dans le plus grand secret.

— Qu'est-ce que vous faites du jeune savant, de François Thibaut? demanda le substitut.

cois Thibaut, doit sinon connaître le mystérieux blessé, du moins avoir des données sérieuses sur son identité. Il n'a l'air de poursuivre une vengeance ou d'ourdir quelque vilaine intrigue. Qu'en pensez-vous, mon cher monsieur d'Argens?

— Euh! Je n'aime pas beaucoup, vous savez, que des intrus se mêlent des affaires que j'instruis, et celui dont il s'agit me déplait tout spécialement. Soyez tranquille, je ne serai pas la dupe de ce banquier teuton, malgré ses belles relations et ses airs de commandement.

M. d'Argens réfléchit un moment. — L'hôtel de Mme de Clamont sera gardé cette nuit par la police. Je prie simplement M. Thibaut de ne pas s'éloigner avant demain matin. Après, je le laisserai libre.

Sur cette résolution bien et dûment motivée et dont nos lecteurs reconnaîtront la sagesse, les deux magistrats interrompirent leur aparté et s'occupèrent des mesures de surveillance arrêtées pour la nuit. Puis ils repassèrent par l'ouverture secrète que les ouvriers serriers s'efforçaient de remettre à peu près en état; le baron et le policier suivirent.

— Messieurs, offrit obligamment von Hausbrand, si les services de mon agent vous sont encore uti-

les, je le laisserai à votre disposition.

— Merci, répondit froidement M. d'Argens. Je ne puis mettre en œuvre que des moyens réguliers. Ce n'est qu'à titre tout à fait exceptionnel que je profite d'interventions étrangères. Croyez bien à tous mes respects.

— J'ose croire au moins que mon initiative n'a pas été inopportune?

— Elle nous a été, au contraire, extrêmement précieuse et nous sommes, monsieur le baron, vos infiniment obligés.

Cette phrase diplomatique fut lancée par André Lormeau avec une science consommée des nuances et de la mimique. Le baron flatta d'aise sourire. André Lormeau, qui avait son idée, surenchérit:

— Sans vous, sans le talent véritablement remarquable de Caldaguès — il faut rendre justice à tout le monde — nous en serions encore à l'hypothèse François Thibaut.

— Grosses erreurs, monsieur. — Heureusement reconnue. Mais le jeune magistrat baissa la voix — en simple confiance, d'homme à homme, sans qu'il en soit tenu compte dans l'instruction, simplement pour nous éclairer, vous serait-il possible de nous faire connaître votre sentiment sur le fond de l'affaire?

— Oh! mon opinion est sans valeur aucune.

— Vous vous calomniez, monsieur le baron. Je suis persuadé qu'elle permettrait au contraire à monsieur le juge d'instruction d'orienter ses recherches immédiates vers un but utile.

— Vous êtes trop indulgent. Je ne saurais rien vous dire qui fut appuyé sur une base solide.

— Rien? Véritablement rien? — L'ne seule chose, mais qui paraît si fragile, si absurde même? — Je vous en prie, monsieur le baron.

— Eh bien, puisque vous le voulez, je vous indiquerai seulement que Mme de Clamont croit bien reconnaître dans les quelques mots sèches avec de la poudre d'or, sur le brouillon de lettre que monsieur le juge a maintenant en sa possession...

— A cru reconnaître?... — L'écriture de son mari! — Allons donc se dit "in petto" André Lormeau, il grillait d'encre de nous lâcher ça!...

Et tout haut: — Il faudrait donc que M. de Clamont-Chanteil fût à Paris? — Chut! Chut! fit le baron en mettant un doigt sur ses lèvres. Je ne sais rien... Je n'ai rien dit... Et si vous réussissez... — Si j'réussis? — Dix billets comme celui que vous venez de recevoir! — Ah! mince de galette! Quelle

toute oreille indiscreète, vous avez compris, n'est-ce pas?

— Possible. Mais faites tout de même comme si je ne savais rien du tout. C'est toujours plus sûr.

— Le blessé inconnu qui nous a brûlé la politesse et qui probablement ne saurait aller loin? — On ne sait pas, des fois? — Enfin, loin ou pas loin, il faut le retrouver.

— On tâchera. — Il le faut, vous dis-je! Pour votre gouverne, admettez qu'il s'agit de M. de Clamont-Chanteil, venu clandestinement d'Afrique... — Avec un chargement de poudre d'or... — Qui permet de le suivre à la trace... — C'est bien dit. On tâchera de se débrouiller, seulement dame! — Quoi? — Ça peut exiger des sacrifices, ça peut mener loin une pareille filature... — Vous voulez de l'argent? — Ça me paraît indispensable. — Tenez, voilà mille francs. — Merci. Mais si j'y voyage? — Partout où vous irez les mandats télégraphiques parviennent. — C'est ma foi vrai. — Alors? — Alors, ça va, ça colle! — Et si vous réussissez... — Si j'réussis? — Dix billets comme celui que vous venez de recevoir! — Ah! mince de galette! Quelle